

Androïdes et robots savent jouer aussi... et émouvoir

Dans le cadre du Festival d'automne, le Japonais Oriza Hirata donne vie aux machines

Théâtre

I se passe quelque chose d'inouï au Théâtre de Gennevilliers : deux spectacles avec robot et androïde, présentés par Oriza Hirata (50 ans), dans le cadre du Festival d'automne. Auteur, metteur en scène et directeur d'une salle d'avant-garde à Tokyo, ce chef de file de la modernité théâtrale japonaise enseigne également à l'université d'Osaka, mondialement réputée pour son département de recherche en robotique. C'est là que Hirata a pris goût à cette question, il y a six ans, en rencontrant des collègues scientifiques. Depuis, il s'est demandé comment faire venir sur les scènes ces avatars, dont l'un, le robot, cherche à remplir les fonctions de l'homme sans vouloir lui ressembler, alors que l'autre, l'androïde, cherche aussi à reproduire son aspect physique.

Beauté méditative

Hirata avoue qu'il a beaucoup « pédalé » avant d'arriver à un résultat qui le satisfasse, en donnant du vrai théâtre. Surtout avec les androïdes, extrêmement compliqués à faire fonctionner. A force d'expérimentations, le Japonais a produit quatre spectacles, dont les deux que l'on peut voir à Gennevilliers, et qui, effectivement, causent un choc. On pourrait en effet s'attendre à assister à une curiosité, sur fond scientifique, mais sans autre intérêt que la curiosité même. Il en va tout autrement, surtout si l'on commence par *Sayonara ver.2*, soit la seconde version de la première pièce pour androïde écrite et mise en scène par Hirata.

Quand la lumière se fait sur le plateau, vous découvrirez deux femmes. L'une, jeune, est assise sur un tabouret. L'autre, moins jeune, lui fait face, dans un fauteuil à bascule moderne. Toutes les deux sont habillées de noir. La plus jeune porte les mains sagement croisées sur les genoux, l'autre est blottie sous un plaid. Qui est la vraie, qui est la « fausse » ? Vous le verrez, à un détail : un fil reliant le siège de l'an-

droïde à un haut-parleur. Mais vous resterez stupéfait : comment se peut-il que cette créature vous procure une telle émotion ? Car vous voilà ému, comme vous pouvez l'être quand la vie, dans ses mouvements les plus profonds, les plus intimes, traverse le théâtre.

De ces deux femmes, l'une va mourir. Elle demande à l'autre de lui réciter des poèmes, pour l'aider à passer le cap. Cette autre est l'androïde. Ses yeux sont baissés, parfois son visage se penche, sa voix est douce. Elle dit *Il faut que je m'en aille*, de Tanikawa, *Le Bateau ivre*, de Rimbaud, *Allons voir ces montagnes encore invisibles*, de Bokusui, et bien d'autres poèmes qui donnent au dialogue entre les deux femmes la beauté méditative d'une consolation dans la pénombre d'un dernier jour. C'est bref comme l'envol d'un oiseau ou le battement d'un cil, et pourtant l'ombre du temps envahit le plateau, le théâtre, vous-même.

Avec *Les Trois Sœurs version Androïde*, Hirata transpose la pièce de Tchekhov dans le Japon de demain : un robot, craquant comme le D2 de *La Guerre des étoiles*, se charge des courses et de la cuisine dans la maison où la plus jeune des trois sœurs, qu'on dit morte, vit sous la forme de son androïde. Beaucoup de questions, en premier lieu celle de la hiérarchie entre les humains et leurs avatars, sont ici abordées par Hirata, qui, avec ses deux spectacles, clôt on ne peut mieux le festival d'automne, en laissant ouvert l'avenir : qu'allons-nous devenir, pauvres et riches humains que nous sommes ? ■

BRIGITTE SALINO

Sayonara ver.2, et **Les Trois Sœurs version Androïde**, de et mis en scène par Oriza Hirata. Théâtre de Gennevilliers, 41, avenue des Grésillons, Gennevilliers (Hauts-de-Seine). M^o : Gabriel-Péri. Tél. : 01-41-32-26-26.
Sayonara ver.2 (à 19h30, durée : 30 minutes), de 9€ à 24€. **Les Trois Sœurs version Androïde** (à 20h30, durée : 1h40), de 12€ à 24€. Jusqu'au jeudi 20 décembre.

Les autres réels des pays du Mékong

Cinq jeunes regards sur une région fascinante au festival Photo Phnom Penh

Photographie

Phnom Penh

Leurs champs d'intérêts divergent, leurs approches sont différentes mais la géographie les réunit : cinq photographes de pays d'Asie du Sud-Est traversés par le Mékong – la Thaïlande, la Birmanie, le Cambodge, le Laos et le Vietnam – viennent d'afficher leur diversité créatrice dans le cadre du 5^e festival Photo Phnom Penh, organisé du 8 au 13 décembre par l'Institut français de la capitale cambodgienne.

« Ces cinq photographes représentent une réalité de ce bassin géographique, chacun s'exprimant en une esthétique très différente mais en balayant le champ de la photographie, du documentaire au conceptuel », précise Christian Caujolle, directeur artistique du festival.

La Birmane Nge Lay, 33 ans, met en scène la complexité de son itinéraire personnel. Pour renouer symboliquement les liens avec un père disparu quand elle était encore très jeune, elle se fait photographier par son mari dans un village de province, vêtue comme un homme, le visage couvert d'un masque blanc pour cacher sa féminité, la tête couverte du turban traditionnel des Birmans, et pose en compagnie de villageois à l'expression sombre. « J'ai dû leur expliquer que je voulais partager avec eux mon attachement à la communauté villageoise en exaltant la mémoire de mon père », explique la photographe, qui vit à Rangoun. « Un père disparu trop tôt, pour la famille birmane, c'est se retrouver dans un monde dépourvu soudain de sécurité », dit-elle, et l'on comprend alors les raisons de cette récréation d'une famille artificielle par le biais de la mise en scène photographique.

Le Thaïlandais Miti Ruangkritya, 32 ans, qui a vécu longtemps en Grande-Bretagne avant de revenir à Bangkok, a choisi de photographier les inondations qui ont affecté une partie de la capitale de la Thaïlande durant l'hiver



« Imagining Floods », du Thaïlandais Miti Ruangkritya. MITI RUANGKRITYA

2011. Après avoir couvert le drame pour la presse, notamment pour *Le Monde*, Miti s'est promené la nuit, dans une ville transformée par la montée des eaux. Bangkok, sous la lumière crue des réverbères, prend un aspect surréaliste. « J'ai voulu photographier une ville dont certains quartiers avaient perdu leur identité habituelle, c'était comme montrer les images d'un mauvais rêve »,

« Il y a en moi la part de croyances ancestrales qui m'attirent vers les zones d'ombre »
Ka Xiong
photographe laotien

observe Miti.

Le Laotien Ka Xiong, 24 ans, d'ethnie Hmong – ceux que les Français appelaient « Méos » au Vietnam –, a pris le parti de poursuivre symboliquement les esprits, ces âmes mortes qui rôdent la nuit dans les monta-

gnés du Haut Laos, près de sa ville de Luang Prabang. « Nous sommes des animistes, mon enfance a été bercée par les histoires d'esprits, j'appartiens à mon époque : j'ai fait des études de graphisme qui me poussent vers le rationnel. Mais il y a en moi la part de croyances ancestrales qui m'attirent vers les zones d'ombre », explique-t-il. Le résultat est surprenant : des silhouettes éclairées par le phare de sa moto, dans la nuit du Laos, qui forme autour des personnages comme des auras de couronnes dorées. Un travail très conceptuel où la réalité est absente : un monde flou, flottant.

Le Vietnamien Bin Dang, 27 ans, choisit, lui, de montrer une réalité tragique : le destin des enfants victimes du tristement célèbre « agent orange » déversé par les Américains lors de la guerre du Vietnam. Dang a passé de longs moments dans un centre d'accueil pour ces jeunes, parfois trisomiques, dont la vie est ralentie par de graves troubles nerveux. Il a suivi Hanh, l'un d'eux, qui va se marier avec une résidente du centre. Chaque photo est

multipliée par le collage de plusieurs clichés qui donnent le sentiment d'un temps ralenti : « Pour eux, tout est compliqué, il faut attendre des heures pour capter l'émotion, je me suis aperçu que le mélange de photos différentes permettrait de mieux cerner la personnalité de mes personnages », explique l'artiste.

Le Cambodgien Hoeng Keomara était le régional de l'étape, et son portrait de Phnom Penh jette sur une ville en plein essor et en reconstruction permanente une lumière inhabituelle. Il a bricolé son objectif en plaçant une feuille de papier lui permettant de photographier en panoramique. Le résultat est un Phnom Penh en plan large et rectangulaire qui montre les scènes de la vie quotidienne, rangées de cyclo-pousse à l'arrêt, restaurants ambulants, rues à l'abandon. « On voit normalement à 80°, j'ai voulu montrer une ville à 180° », sourit-il. C'est un peu ce qu'ils ont tous voulu faire, ces jeunes photographes des pays du Mékong : porter un autre regard, distancié, sur le réel. ■

BRUNO PHILIP

COLLOQUE COFACE RISQUE PAYS 2013

MARDI 22 JANVIER 2013
CNIT, PARIS-LA DÉFENSE



PANORAMA MONDIAL DES RISQUES PAYS

Pour définir votre stratégie à l'international, faites le tour des risques pays mondiaux en une journée avec les meilleurs économistes, spécialistes politiques, dirigeants d'entreprises et les experts Coface.

Les grands thèmes de cette journée :

- « Etats-Unis : une puissance en déclin ? »
- « Zone euro : comment croître ? Comment durer ? »
- « La mondialisation sous tension »
- « Les pays émergents : nouvelle donne, nouveaux enjeux, nouvelle stratégie ? »
- « Les classes moyennes émergentes, la clef de la réussite ? »

Programme et inscription :

www.colloque.coface.fr
ou : 0805 800 155 (coût d'un appel local)

coface

Sous le haut patronage du
Ministère de l'Economie et des Finances
et du Ministère du Commerce Extérieur



En partenariat avec :

L'AGEFI

LCI

Le Monde

Sélection CD

Bach

Variations Goldberg. Partita n°2 en do mineur Suite anglaise n°2 en la mineur

Grigory Sokolov (piano)
Grigory Sokolov est un phénomène à la Glenn Gould, mais inversé. Là où le Canadien refusait de jouer en public et d'enregistrer hors studio, lui ne consent à graver ses disques qu'au feu du concert. Comme ici, dans la grande salle du conservatoire de Leningrad, le 21 février 1982. Un live qui, passé les scories des toux intempestives, s'avère une véritable épreuve initiatique.

La suffocante technique du Russe est habitée d'une hardiesse et d'une clarté polyphonique incroyables, d'un brio rythmique et d'une variété de nuances étourdissantes. De l'aria, donné presque droit, découleront, comme le trait d'un arc tendu, les trente variations des Goldberg – une possible fin du monde. Le grand fauve Sokolov ne fait de quartier ni avec l'auditeur ni avec la musique – et c'est avec bonheur qu'on se laisse dévorer. ■ MARIE-AUDE ROUX
2 CD Melodiya/Codaex.

« M »

Mathieu Chedid, dit « M », passe au bleu et jaune, identité visuelle de la pochette après l'orange, le noir et blanc, le rose... et au *Il*, titre de son sixième album en studio. Soit douze chansons plutôt bien

tournées dont certaines vont dans une direction assez établie depuis des années avec guitares virevoltantes, pleines d'effets, rock et funky (*Le Film*, *Mojo*, *Faites-moi souffrir*, *La Grosse Bombe*), et d'autres qui prennent des chemins voyageurs, en traces de l'océan Indien (*Laisse aller*), du Brésil (*Baïa*), de l'Orient (*Machine*), de l'Europe de



l'Est (*La Maison de Sarah*)... Le plus réussi se trouve lorsque « M » combine dans une même chanson ses connaissances rock à des ailleurs musicaux. Ou lorsque surgit la marque Beatles-McCartney. Comme dans l'une des parties de la chanson d'ouverture, *Elle*, ou dans le développement de *La vie tue*. ■

SYLVAIN SICLIER

1 CD Labo M-Barclay/Universal Music.

Macy Gray Talking Book

La chanteuse la plus rock'n'roll de la scène R & B américaine n'a plus l'air d'avoir envie d'interpréter ses propres chansons. Depuis son album *The Sellout*, en 2010, on la retrouve régulièrement sur scène pour chanter les morceaux d'autres artistes. En 2011, elle partageait la scène de la Grande Halle de La Villette à Paris avec Questlove des Roots pour un projet autour de Fela Kuti. Seulement, la voix nasillarde de l'interprète du remar-

quable *I Try* sied peu à la rythmique de Fela, et ne supportait pas la concurrence d'une Mamani Keita aux chœurs. Lundi 17 décembre, Macy Gray devait être de retour à Paris au Cabaret sauvage pour donner sa version, cette fois-ci, des chansons qui figurent dans *Talking Book* de Stevie Wonder, « celui par qui elle a tant appris ». En effet, pour célébrer le quarantième anniversaire de la carrière de son idole, Macy Gray a enregistré sa



version de cet album, une lettre d'amour, aux arrangements pas toujours heureux, mais avec quelques belles surprises comme ce mélancolique *Blame it on the Sun*. ■

STÉPHANIE BINET

1 CD 429 Records.

Le Monde

Théâtre
de la
Ville
PARIS

PARTENAIRES

PaRCouRS {enfance & jeunesse}

27, 28 & 29 DÉC. 19H30 AUX ABBESSES À PARTIR DE 7 ANS

TROIS CONTES

MAURICE RAVEL | CHARLES PERRAULT
LES PERCUSSIONS CLAVIERS DE LYON

Un kaléidoscope sonore et visuel,
un spectacle magique

31 RUE DES ABBESSES PARIS 18 • 01 42 74 22 77
www.theatredelaville-paris.com